

# QUAND LA PAUVRETÉ FABRIQUE LA VILLE

## ERRANCES À MARSEILLE

Mendicité tzigane à mains tendues, gardien de parking improvisé pour la journée qui rentrera le soir dans un hôtel meublé, jeune de la gare en imitation Versace voyageant de Marseille à Paris, groupe bricolant un abri sous les viaducs de l'autoroute avant de se rendre à l'étuve municipale, mineur dormant dans les trains ou dans les squats payants du centre-ville, homme logeant depuis dix ans dans le même centre d'urgence, enfant servant d'intermédiaire dans une économie de rue : qu'est-ce qui lie ces figures de l'errance si ce n'est la situation de transit ?

« Je suis né en Algérie, mais je suis venu à Marseille en 1993. En fait, je suis toujours venu en France, 15 jours là-bas, 15 jours ici, voilà. Dans les premiers temps, j'habitais à la rue des Dominicaines à Belsunce, j'ai déménagé à la Joliette, et de la Joliette je suis parti Boulevard de Paris. Depuis quelques jours, je suis à la Rose au foyer d'urgence<sup>1</sup> dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement. C'est pas la première fois, c'est pas la première fois ! Je prends mes bagages et je m'en vais. D'habitude, je vais chez des collègues, des copains... j'ai pas, je me débrouille. Des fois, je suis à la rue aussi. L'été, je me contente de rester dehors. Je dors dehors. Je me débrouille pour manger. Je vais dans mon ancien quartier, je reste un peu en bas de la gare Saint-Charles mais pas à la gare, faut pas confondre<sup>2</sup> ! Je reste dans mon ancien quartier à la place des Marseillaises, je reste un peu mais pas trop. Moi j'aime bouger, j'aime trop bouger. Parfois, je vais voir les collègues aux quartiers Nord : Aygalades, Busserine, aux Flamands, j'ai des copains là-haut. Mais pas à la gare ! La gare c'est la gare, moi je reste en bas avec mes collègues, c'est pas pareil ! La gare, c'est le plus chaud quartier de Marseille ! Là, je suis au foyer d'urgence, ça se passe bien. Y'a des Algériens, des Tunisiens, y'a des jeunes qui viennent du nord de la France. Y'en a que je connais d'Algérie, du bled, ils sont là maintenant. Y'a peu de Marseillais en fait, y'a des Russes, y'a des Yougoslaves je crois [...]. Moi, c'est un cas particulier parce que j'ai toujours vécu à Marseille, ma famille aussi. Depuis 40 ans, on est là et on est là-bas. On peut pas se passer de l'Algérie et on peut pas se passer de Marseille, c'est pas possible ! »<sup>3</sup>.

### Formes urbaines de l'errance

L'Unité d'Hébergement d'Urgence de la Madrague et l'asile de nuit Forbin<sup>4</sup>, qui sont les centres d'hébergement les plus importants de la ville, reçoivent de nouvelles personnes chaque jour. La question est de savoir si elles demeurent longtemps dans la cité, si elles s'y sédentarisent, si elles y trouvent des moyens de

subsistance à long terme tels que la manche, le lavage de pare-brise, les petits trafics. Ces activités sont toujours rapportées à l'existence de filières ethniques qui se partageraient le monde de la mendicité avec ses places stratégiques, celui des jeux de hasard, de la prostitution ou de la drogue. L'image de la cour des miracles perdure sans localité précise. Mais certains publics, tels les jeunes errants ou les migrants venus des pays de l'Europe de l'Est, cristallisent plus que d'autres l'attention parce qu'ils se situent au carrefour de représentations : celles attachées à l'errance, celles données à la délinquance et celles accordées au centre-ville. Depuis quelques années, la question de l'errance s'est construite à Marseille autour de ce profil insécurisant : le jeune-SDF-étranger. La nature délictueuse de l'errance paraît augmenter en fonction du degré d'extranéité : errance extérieure à un quartier, à une ville, à un pays...

Une rupture apparaît donc entre les délogés locaux et les circulants étrangers. Parmi les délogés locaux, les plus fragilisés sont les plus sédentaires. D'ailleurs, plus on est sédentaire dans la rue, autrement dit immobile dans son errance, plus on va être stigmatisé et désigné comme désocialisé. Inversement, être mobile dans la pauvreté est une ressource qui permet de traverser des territoires, des statuts sociaux, d'ajuster des rôles et de maintenir des identités personnelles.

Au-delà de l'image du pauvre sans attache, le circulant fabrique du territoire dans la ville. Cette marge de manœuvre infime est l'espace des cheminements et des initiatives de ceux qui ne peuvent pas s'installer. Leurs pérégrinations s'étirent à travers la France mais aussi, à partir de là, le long de la Méditerranée et vers les pays de l'est-européen. Leurs

1. Ce foyer accueille des jeunes hommes de 16 à 25 ans en hébergement temporaire pour une durée allant de trois à 6 mois.

2. Le parvis de la gare Saint-Charles est assimilé à un lieu d'homosexualité masculine. À Marseille, les clients de cette forme de prostitution sont nommés « les pointeurs » tandis que le terme « écarteur » désigne les violeurs.

3. Extrait d'entretien avec un jeune majeur, hiver 2001.

4. L'asile de nuit Forbin est la structure caritative la plus ancienne à Marseille, elle se situe dans le quartier de la Joliette, dans le 2<sup>ème</sup> arrondissement. Elle ne reçoit que des hommes âgés de 18 à 55 ans en hébergement d'urgence pour des durées théoriques allant de trois jours à trois mois pour une capacité de 260 places.

initiatives se manifestent par des formes collectives de logement (du squat au multi-hébergement), de travail (activités de rue, garages alternatifs...) et par des sociabilités quotidiennes (échanges d'informations, prise en charge dans un groupe, solidarités interpersonnelles...).

L'alternance des hébergements (centre d'urgence, hôtel meublé, abri de rue, squat, hôpital, prison...) dessine, pour chaque individu, une succession d'entrées et de sorties dans le système d'assistance ponctuée de temps d'attente et de retours à la rue. Pour les institutions, la rue demeure le marqueur indélébile des chutes, rechutes et déperditions alors que la pauvreté est aussi, dans la mesure des possibilités de chacun, territoires, objets, cadres matériels, modes de vie collective et nœuds de relations. Dans les faits, l'emplacement des activités<sup>5</sup> de rue n'est jamais définitif. Car les interventions ponctuelles et ciblées des instances gestionnaires et policières rendent ces occupations éphémères, les dispersent et les font bouger toujours plus loin, toujours à côté.

L'errance définit des circuits, des parcours et des lieux. À Marseille son « expansion urbaine » (Park R.E., Burgess W., 1990), prise dans une logique du débordement, se fait certes d'abord par le centre-ville mais change sans cesse de base en outrepassant les limites du centre dans lesquelles l'implantation des structures d'accueil tend à la polariser. Ce débordement explique les effets en aires concentriques (cf. figure 1) qui se dessinent à partir du centre-ville. Ces aires ne constituent pas des territoires séparés puisque leurs frontières sont poreuses.

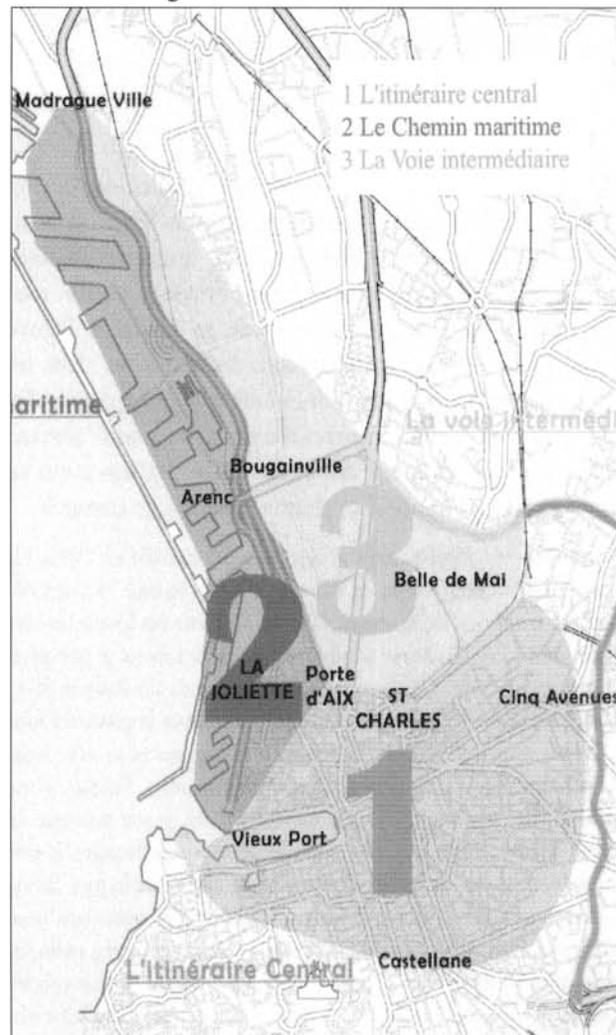
## Marseille, de la gare aux ports

Telle une anthologie, il y en a du sud au nord, des arrondissements centraux aux noyaux villageois, des espaces publics du pauvre aux portes des banques. Il y en a dans les quartiers de Saint-Loup, de Saint-Marcel et de la Barasse ; le long des plages, des bunkers des Goudes au port de l'Estaque ; sur les voies de circulation, des stations essence du périphérique aux ronds-points du Prado ; dans les parcs et les jardins, sur les places et les carrefours de Bougainville, de la porte d'Aix et de Castellane ; aux entrées des églises comme à celles des Mac Donald et autres Quick. Il y en a entre les voies ferrées, dans les containers, les arrêts de bus, les voitures abandonnées et les silos, sur les trottoirs et dans les transformateurs EDF.

Sur le port, un groupe de sans-abri s'est aménagé un trois pièces sans toit à l'aide d'objets récupérés. Le lieu du coucher est séparé de celui du repas et des chiens en défendent le seuil. Leur voisin immédiat, lui s'est fabriqué une cabane de 15 m<sup>2</sup> tout en longueur située entre deux séries de wagons. Une mini cloison sépare le sac de couchage du réchaud. Il y vit seul avec son poste de radio, sa lanterne et son stock de boîtes de conserve

et fait coulisser sa porte de placard pour les visiteurs qu'il connaît. En face, un proche a construit son chez-lui, caché par des buissons, avec des tôles. Lorsque la camionnette tardive du Secours Catholique passe, il sort pour discuter un moment et invite les bénévoles à un dîner préparé par ses soins dans son recoin. Dans

Figure 1 – Les aires de l'errance



une tout autre partie de la ville, 9<sup>ème</sup> arrondissement, à côté d'un centre des impôts, un homme vit depuis plusieurs années avec ses chats dans le renfoncement d'une résidence. Il lit un livre accoudé à ses archives de plein air (tas de journaux) et passe sa journée à défendre la pitance de ses félins, placée dans le petit caniveau, contre l'attaque vorace des tribus de mouettes. Lorsqu'il va faire un tour et quitte son espace attitré, c'est un compagnon de rue, dormant un peu plus loin, qui garde sa maison le temps de sa circulation. Pour ne pas perdre leur micro-territoire ou se le faire voler, les circulants le laissent à la surveillance des pairs, tels ces deux jeunes qui occupent

5. Les activités de rue recouvrent les différents types de mendicité, la vente sauvage et la vente de journaux, les gâches journalières, la récupération et la transformation, la prostitution occasionnelle, les petits trafics, les productions artistiques...

l'emplacement de manche d'un plus vieux le temps de son hospitalisation.

L'errance fonctionne en liaison avec les places passagères de la ville. Le marché de la porte d'Aix s'approvisionne dans celui des Puces du 15<sup>ème</sup> arrondissement dont l'enceinte commerciale touche celle de l'Unité d'Hébergement d'Urgence de la Madrague<sup>6</sup>. Ce marché aux Puces procure du travail occasionnel pour certains hébergés. Ces débouchés fragiles prennent aussi place dans d'autres lieux de la ville comme dans le quartier de Noailles. Le dimanche matin, on y voit des petits riens vendus à même le sol. Cette activité à la sauvette est un complément pour certains circulants qui la semaine vendent le journal *Macadam*<sup>7</sup> dans l'hyper-centre.

Des connexions apparaissent donc dans l'enfilade de ces marchés qui font communiquer le centre de la ville avec sa partie nord : marché des Capucins, puces des Halles de la Croix, marché de la porte d'Aix et marché aux Puces des Arnavaux. Des correspondances se font constamment entre la gare centrale et les ports de la ville. Dans la presse locale, la gare Saint-Charles est qualifiée de lieu de ralliement de l'errance. L'équipe de rue municipale y recense en moyenne une trentaine de personnes SDF par jour dont une quinzaine dormant la nuit sur le parvis, dans les wagons et dans la salle des Pas perdus. Il y a peu, cette gare témoignait encore d'une sédimentation des formes d'errance en présences superposées partant des étages du parking souterrain jusqu'aux rails en passant par le parvis avec son square et ses buissons et finissant le long des escaliers ouverts sur la ville. Avec le projet de réaménagement, le site a été débarrassé de la présence visible des pauvres sédentarisés. Mais des itinérants y circulent toujours, y donnent leur rendez-vous, tiennent le mur, travaillent. À l'exemple de ce garçon âgé de douze ans qui y fait le porteur de bagages en journée et que l'on peut retrouver la nuit dormant dans le sas d'un guichet automatique à côté de deux hommes clocharisés qui se sont associés pour faire la manche sur la grande artère.

Dans la densité des foules, l'errance travestit ses stigmates, et plus la fréquentation semble élevée, plus elle pluralise ses visages et réinvente ses codes. La vie de rue s'alimente de tous les lieux de brassage qu'ils soient nocturnes ou diurnes à l'exemple du quartier de l'Opéra dont les flux relèvent du tourisme festif. Certains jeunes errants, « détrousseurs d'ivrognes » (Londres A., 1999), y descendent de la gare en fin de nuit car c'est l'un des derniers endroits où le touriste amusé passe.

## Errance et sédentarisation

L'errance fonctionne comme dispositif de mobilités parce que divers publics s'y croisent. Les lieux du dedans (hôtel, bar, snack, boîte de nuit, gare, train), les squats et les lieux de l'assistance (accueil de jour, centre

d'hébergement, bus alimentaire, guichet, vestiaire, hôpital, services associatifs) sont autant de moments qui marquent les ajustements continuels auxquels procèdent les circulants dans leurs déplacements résidentiels, alimentaires, vestimentaires ou sociables. Les parcours de l'errance traversent divers milieux, passent par des lieux épars mais identifiés. Ils jouent sur les différentes échelles du territoire et sur les différentes scènes de la pauvreté (institution, assistance, association, squat, etc.).

L'errance est cette négociation plus ou moins efficace entre soi, des lieux, des autres et des territoires. Elle a pour particularité d'être emportée dans les circulations sans cesse désaxées qui font vivre la pauvreté entre sédentarité et mobilité. Les rôles que le circulant est appelé à construire et à endosser pour assumer cette pauvreté font qu'il outrepassa sans cesse les limites du système d'assistance. Pour lui le logement, l'alimentaire, l'économique forment la nature même des projets migratoires. Ces projets résultent de logiques qui régissent la société locale (de squat en squat, de système d'assistance en circuits institutionnels) et de parcours plus amples (de ville en ville, de pays en pays). Ces cheminements emportent le circulant dans des orbites dans lesquelles savoir aménager l'errance en points de chute c'est négocier sa place et la tenir. D'un côté, ces projets migratoires s'indexent sur les circuits et les parcours du logement, de l'alimentaire, de l'économique ; et d'un autre côté, en sachant y aménager des sédentarités<sup>8</sup>, le circulant trouve et mobilise les bases d'un prochain déplacement. Lieux partagés et circulations concertées qualifient l'errance. Partagés au sens des diverses formes de l'errance qui s'y croisent et concertées en tant qu'elles s'appuient sur des relais fluctuants de connaissances et de rencontres. Par exemple, c'est bien parce qu'à côté du squatter se retrouvent d'autres figures de la pauvreté (rmiste, clochard, jeune errant, routard) que le squat est tout à la fois temps ordinaire et figure limite de l'errance.

L'errance est révélatrice de mises en tension entre des populations hétérogènes qui partagent le même espace stigmatisé (squat, camion de voyageurs, abri de fortune, dessous d'autoroute, etc.) et le même espace du stigmaté (leur mobilité trans-locale qui fait tout autant leur invisibilité que leur sur-visibilité quand les circulants se font sédentaires). Elle répond surtout à la nécessité d'assurer une continuité de l'hébergement. La succession des hébergements devient donc le

6. La construction en 1995 de l'Unité d'hébergement d'Urgence de la Madrague, situé dans le 15ème arrondissement et collé au marché aux Puces des Arnavaux, permet à la ville de Marseille d'affirmer son dispositif d'accueil et de s'aligner sur la politique nationale. Ce centre d'hébergement d'urgence reçoit aujourd'hui tous les publics (hommes et femmes seules, couples) sauf les mineurs pour une capacité variant de 250 à 300 places.

7. Le *Macadam* est l'unique journal de rue vendu par les personnes sans-abri à Marseille.

fondement d'un travail d'insertion et d'intégration qui attire peu l'attention.

## Gestion de l'errance et urbanité des rondes

L'exclusion n'est pas un procès uniforme de mise à l'index, elle signale des itinéraires contrastés qui peuvent ne pas suivre seulement les chemins de la désaffiliation ou de la disqualification, mais emprunter plutôt les circuits d'affiliation propres à l'errance. Cette réalité fait saillir un paradoxe de l'action publique quant à la prise en charge institutionnelle. D'un côté elle vise à fixer, dénombrer et cartographier les circulants ; et d'un autre, dès qu'ils se sédentarisent (en squat, en abris de rue ou dans les circuits de l'assistance), elle n'a de cesse de les faire bouger. La question essentielle est de savoir si ces populations ont accès à des modes de sédentarisation légitimes au-delà des contextes multiples d'insertion dont le pauvre doit faire le tour pour éviter la stagnation à l'intérieur des structures comme dans les espaces publics.

À Marseille, la régulation territoriale de l'errance s'effectue par des lieux de stockage (les centres d'hébergement) et des lieux de passage (les accueils de jour) que des équipes mobiles<sup>9</sup> mettent en liaison (cf. figure 2). Dans chaque structure, sa gestion répond à trois impératifs gestionnaires : le tri et le dispatching des publics, le turnover. Mais cette série d'exigences se heurte à la réalité de la stagnation, phénomène qui se définit par le fait de tourner sans orientation au même niveau du circuit de l'urgence sans possibilité de sortie définitive. Face à ce problème, une double réponse est donnée : le turnover dans les structures (rotation des publics accueillis malgré des périodes de prise en charge qui s'allongent et des renouvellements) et la gestion, diurne et nocturne, des espaces publics du centre-ville (repousser les SDF d'une zone à l'autre).

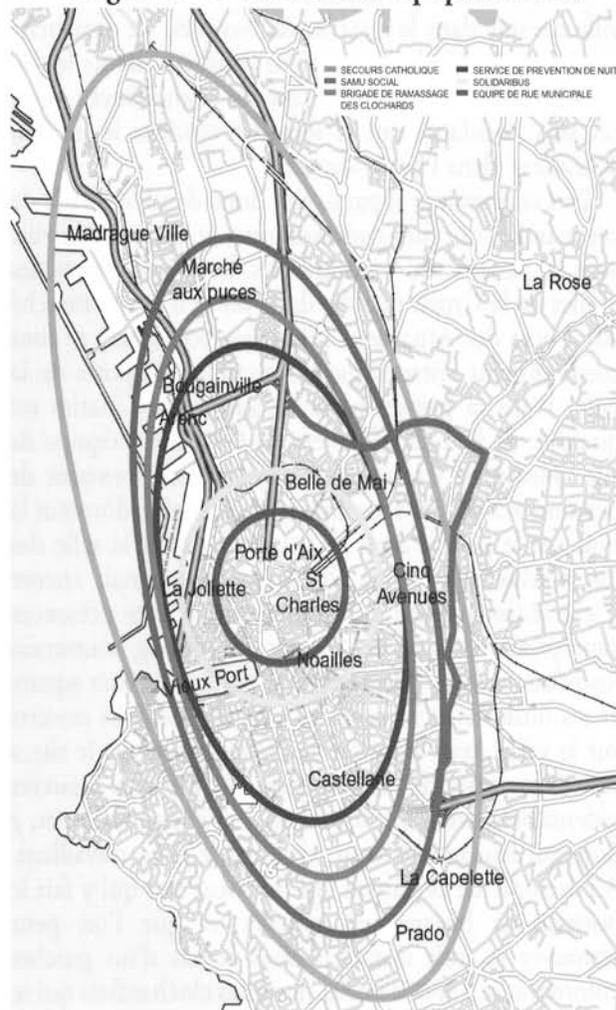
Entre les diverses occasions de faire lien et les rouages de la gestion spatiale et sociale de l'errance, l'individu arrive à maintenir une identité. Ces moments de la précarité finissent par faire cadre aux déplacements et à l'histoire individuelle des circulants. Erving Goffman parlait à ce sujet de « ronde journalière » : « Cette ronde journalière représente ici un concept-clé, car c'est elle qui relie l'individu à ses diverses situations sociales. Il s'ensuit qu'on ne saurait l'étudier sans une intention précise, sans chercher à découvrir une réalité définie : si l'individu est une personne discréditée, le cycle des événements ordinaires qui limitent son acceptation par la société ; s'il est discréditable, les difficultés qu'il éprouve à contrôler l'information sur lui-même » (Goffman E., 1975, p. 112).

Pour les circulants le maintien de l'identité consiste alors à trouver les correspondances aussi fragiles soient-elles entre un moi discrédité (dont la figure du clochard

est paroxystique) et un moi discréditable (par exemple le squatter dont rien ne laisse présager de sa situation pour peu qu'il en contrôle la publicisation).

Si différents que soient les circuits du logement, de l'alimentaire ou de l'économique, la ronde journalière s'organise en projets migratoires et suit une logique en points de chute ; manières qu'ont les circulants de redéfinir dans le cours de l'interaction le sens des

Figure 2 – Périmètres des équipes mobiles



situations dans lesquelles ils se trouvent confrontés les uns aux autres. Selon les enjeux qui l'emportent, les histoires s'infléchissent et alors les mondes sociaux à traverser ne sont plus les mêmes, les rôles à tenir s'en trouvent modifiés tout comme les places à construire vis-à-vis des attentes d'autrui. La ronde journalière change alors de base pour déborder le dispositif de mobilités qui la veille encore servait de projet migratoire.

8. Squat, abri de rue, hébergement en hôtel, centre d'accueil...

9. À Marseille, trois équipes tournent la nuit en direction des personnes sans-abri : le Samu Social et le DAL proposent un hébergement tandis que le Secours catholique distribue son aide alimentaire. Le jour, l'équipe du service solidarité de la ville agit pour le « lien social » et la brigade de ramassage des clochards nettoie. Parallèlement, trois autres émanant d'associations se partagent la catégorie des « jeunes à la rue ».

## De l'exclusion à l'errance

Cet aller-retour permanent entre enracinement et mobilité est une façon d'être aux autres. Mais, le seul fait de partager avec d'autres un espace ne garantit pas que l'on fasse société. La rue, le squat, le centre d'hébergement d'urgence ou l'accueil de jour ne font pas milieu en tant qu'ils sont un niveau intermédiaire entre cadre spatial et vie sociale. Ces lieux du dehors et du dedans ne fonctionnent pas dans une tension espace/socialisation. Par là, l'errance ne peut se comprendre tel un monde à part, qui ferait communiquer entre elles les mêmes sphères construites sur les mêmes stigmates. Beaucoup de personnes en errance ne sont pas exclues au sens d'une absence de liens qualifiés, elles développent de nombreuses adaptations face au système d'assistance et aux circuits du logement dont les durées obéissent à trois niveaux : le provisoire, le temporaire, l'ordinaire<sup>10</sup>.

Pauvres d'autrefois, nouveaux pauvres issus de la déliquescence de la société de consommation de masse, bohèmes nés dans la majorité silencieuse des nébuleuses post-modernes ou encore migration-

paupérisée, ne sont-elles que les strates historiques de l'exclusion ? Quels que soient les publics, la question de l'insertion économique fait front à celle de l'exclusion du travail comme la question politique de l'intégration se heurte à celle de l'extra-nationalité. Le recours au travail ou l'assimilation s'estompent quand domine le discours sur la reprise et le changement et quand les préoccupations de tout un chacun basculent de la question de l'assistance au discours sécuritaire. Informer les situations de mixité sociale et spatiale dans lesquelles se dessine l'errance permet de se garder de faire de l'errance autre chose qu'une question sociale et de la croire soluble dans la politique.

Gilles Suzanne, Marine Vassort

---

10. Le premier niveau est celui de l'hébergement d'urgence assuré par les centres d'hébergement et les asiles de nuit, et pour une part par les CHRS (Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale). Le second niveau est celui de l'hébergement temporaire accordé par les CHRS en logement collectif ou décimé et les foyers. Le troisième niveau est celui du logement « définitif » permis par les résidences sociales ou autorisé par l'accompagnement socio-éducatif.

## RÉFÉRENCES

- Londres A., (1999), *Marseille, porte du sud*, Paris, Arléa.  
Goffman E., (1975), *Stigmate*, Paris, Éd. de Minuit.  
Park R.-E., Burgess W., (1990), *in L'École de Chicago*, Paris, Aubier.  
Simmel G., (1998), *Les pauvres*, Paris, PUF.

**Gilles Suzanne et Marine Vassort** sont chargés de recherche à Transverscité, association créée en 1999 et domiciliée à la Friche Belle de mai à Marseille. Sociologues, urbanistes, photographes et opérateurs de terrain s'impliquent dans des projets de recherche pluridisciplinaire d'action et de création sur des thématiques sociales et urbaines.

Cet article est issu d'une recherche intitulée *L'errance urbaine : lieux, circuits, parcours, et réalisée dans le cadre du programme du PUCA « Les SDF, représentations, trajectoires et politiques publiques »* sous la direction scientifique de Jean-Samuel Bordreuil et de Michel Péraldi, LAMES, Aix en Provence, 2001.

<gilles.suzanne@wanadoo.fr >

<marine.vassort@libertysurf.fr>